
Mythes d'origine des Berbères (ANTIQUITÉ ET MOYEN ÂGE)

Y. Moderan



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/674>
DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.674](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.674)
ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010
Pagination : 5157-5169
ISBN : 978-90-429-2369-0
ISSN : 1015-7344

Référence électronique

Y. Moderan, « Mythes d'origine des Berbères (ANTIQUITÉ ET MOYEN ÂGE) », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 32 | 2010, document M152a, mis en ligne le 11 novembre 2020, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/674> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.674>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2022.

© Tous droits réservés

Mythes d'origine des Berbères

(ANTIQUITÉ ET MOYEN ÂGE)

Y. Moderan

- 1 S'il est probable que les Berbères ont eu dans l'Antiquité des mythes expliquant l'origine de leurs différents groupements, ceux-ci, faute de textes conservés, restent inconnus. En revanche, eux-mêmes très préoccupés par leurs origines, les Grecs et les Romains, puis les juifs, et enfin les chrétiens se sont assez tôt intéressés à celles des populations anciennes du nord de l'Afrique, en cherchant surtout à les rattacher à leurs propres systèmes mythiques ou religieux. A ces trois traditions se sont substituées ensuite, à partir de la conquête arabe, un grand nombre de constructions légendaires, dont les fondements étaient toujours biblico-coraniques, mais qui furent progressivement enrichies par des apports spécifiquement berbères, de nature essentiellement généalogique.

Les mythes grecs et romains

- 2 Nous avons conservé de la curiosité des Grecs et des Latins d'abord des notations isolées, relatives à des peuples ou des groupes précis, qui peuvent être regroupées en trois familles. La première, fondée explicitement sur un schéma migratoire, associe les Africains au cycle de la guerre de Troie et à ses suites. Elle figure d'abord chez Hérodote (IV, 191), qui signale que les Maxyes* (Μάξυες), un peuple qu'il situe à l'ouest du fleuve Triton (près des Chotts tunisiens), se prétendaient descendants des Troyens. S. Gsell a justement montré que ce passage s'insérait dans un corps de légendes, dont on trouve un écho dans un texte de Diodore de Sicile (XX, 57) évoquant une ville africaine nommée *Meschela* (Μεσχέλα), qui aurait été fondée par des Grecs au retour de la guerre de Troie. D'autres auteurs grecs ou latins, plus tardifs, ont, de fait, également affirmé que des groupes hellènes de retour de la guerre de Troie avaient fait souche en Afrique, sans mentionner d'établissements coloniaux, et en laissant entendre ou en affirmant explicitement que des populations africaines en étaient issues : Gourneos, un chef thessalien, se serait ainsi établi en Tripolitaine, sur le fleuve Cinyps selon le Pseudo-

Apollodore, qui écrivait au II^e ou au début du III^e siècle ap. J.-C. (*Apollodori Bibliotheca*, édit. Wagner, p. 219) ; surtout, dans son commentaire sur Virgile, Servius, le grand érudit de la fin du IV^e siècle ap. J.-C., qui utilisait des sources très anciennes, rapporte que des Locriens Ozoles, compagnons d'Ajax, après avoir débarqué en Cyrénaïque, auraient été les ancêtres des célèbres Nasamons* du désert libyen (*Commentaire de l'Énéide*, III, 399 : *qui autem Libyam delati sunt Nasamones appellatur*).

- 3 D'autres récits, très comparables à ceux en usage pour expliquer l'origine d'une cité ou d'un peuple grec, faisaient directement descendre des populations africaines de divinités ou de héros du panthéon hellénique. Dans ses *Argonautiques* (IV, 1488-1496), évoquant la mort d'un des Argonautes en Libye, Apollonios de Rhodes (III^e s. av. J.-C.) écrit ainsi que de l'union d'Apollon et d'Acacallis, la vierge pudique que jadis Minos avait exilée en Libye, bien qu'elle fut sa fille, parce qu'elle portait le lourd fruit d'un dieu, était né un fils illustre, qu'on nomma *Amphitemis* ou *Garamas* : soit donc rien moins que l'ancêtre éponyme des célèbres Garamantes* du Fezzan. Mieux, le poète ajoute que, plus tard, cet Amphitemis-Garamas s'unit à une nymphe Tritonide et celle-ci lui enfanta *Nasamon* : l'autre grand peuple de la Libye antique voyait ainsi son origine également établie par le même mythe. Un autre érudit hellénistique (III^e ou II^e siècle av. J.-C.), Agroitas, dans un fragment malheureusement corrompu et incomplet conservé par le grammairien Hérodiens (*Herodiani Technici reliquia*, éd. A. Lenz, Leipzig, 1870, t. II, 2, p. 918 = Müller, *FHG* t. IV p. 294 = Jacoby, t. III c, 762, f. 2), connaissait ce récit, et donnait à son propos une liste des enfants d'*Amphitemis-Garamas*, parmi lesquels figuraient deux autres éponymes de tribus bien connues et voisines de la Cyrénaïque antique, *Psyllos* et *Bakal*. Le lien entre Apollon et les Garamantes figure de son côté encore chez Servius (*Commentaire sur l'Énéide*, IV, 198).
- 4 Il est très douteux que ces deux corps de mythes aient été admis et revendiqués par ceux dont ils prétendaient établir les racines, quoi qu'en dise Hérodote. Leur origine était manifestement exclusivement grecque, et même pour le second crétoise, et liée à la fondation de la colonie grecque de Cyrène. Parmi les premiers colons grecs, on sait en effet que figuraient des Crétois, qui sont certainement responsables du rattachement à Minos de tous ces peuples, bien connus des Cyrénéens. Beaucoup de cités de Crète prétendaient aussi avoir été fondées par des héros éponymes nés d'Apollon et d'Acacallis, et on peut même se demander, comme E. Livrea (1987, 187-188), si ces récits ne visaient pas à accréditer des légendes de précolonisation minoenne en Libye.
- 5 La troisième famille de ces textes mythiques relatifs à des peuples africains s'appuie sur le mythe herculien, pour éclairer parfois l'origine d'un groupe précis, mais avec des objectifs de plus grande portée le plus souvent. La plupart de ces textes ont pour point commun de laisser supposer, ou d'affirmer explicitement, la combinaison d'une origine purement autochtone, sans autre précision, à un apport extérieur qui est leur principal centre d'intérêt. Plutarque (*Vie de Sertorius*, IX), en suivant probablement une des œuvres perdues du roi Juba II, qui mit au service de sa curiosité pour son royaume une érudition toute grecque, affirme ainsi, sans précision sur leur descendance supposée, que des Grecs, Olbiens et Mycéniens, furent laissés par Héraclès dans la région de Tanger à l'occasion d'une de ses expéditions. De même, au III^e siècle, Solin (XXV, 17) prétend que le nom de la cité d'Icosium* (Alger) dérive du mot grec désignant le chiffre « vingt » (είκοσι) et justifie cette étymologie par le fait qu'Héraclès aurait laissé ici vingt de ses compagnons pour fonder une ville. Et Pline l'Ancien (V, 46), comme Pomponius

Mela (III, 103), fait du peuple berbère des Pharusii* de Maurétanie, des compagnons d'Héraclès dans sa course vers les Hespérides, c'est-à-dire vers la région de Lixus (Maroc occidental).

- 6 Mais les légendes entourant le demi-dieu se rapportent plus souvent à des groupes bien plus vastes. Strabon (XVII, 3, 7) l'associait ainsi à l'origine des Maures*, nom qui à son époque désignait déjà au sens large les autochtones de Maurétanie (soit le Maghreb central et occidental) : *Certains auteurs voient dans les Maurusii les descendants des Indiens qui vinrent en Libye à la suite d'Hercule*. De son côté, Salluste, dans une digression célèbre de la *Guerre de Jugurtha* (XVII), réussissait à intégrer au mythe herculien l'origine des quatre grandes familles de peuples que les anciens distinguaient habituellement en Afrique, Gétules*, Maures, Numides* et Libyens*. Pour cela, il mentionnait d'abord la présence de Mèdes, de Perses et d'Arméniens dans la horde qui suivait Hercule, ajoutant *qu'après sa mort en Espagne, ainsi que le pensent les Africains, son armée, composée de peuples divers, ayant perdu son chef et voyant plusieurs rivaux se disputer le commandement, se débânda bien vite*, puis passa en Afrique : les Perses, unis aux Gétules autochtones, donnèrent alors naissance aux Numides ; et les Mèdes et les Arméniens, de leur côté, unis aux Libyens, également autochtones et plus proches de la mer, furent à l'origine des Maures.
- 7 Salluste prête ces récits aux Africains, mais indique surtout les avoir trouvés dans des « livres puniques que l'on disait être ceux du roi Hiempsal ». Même si cette formule est ambiguë et a suscité d'innombrables commentaires (cf. EB XXIII), elle relie clairement le mythe aux Phéniciens, ce qui est le cas en général de l'ensemble des récits conduisant Hercule en Afrique du Nord. En effet, comme l'avait noté S. Gsell, « cet Hercule, mort en Espagne, était sans doute le dieu qui avait près de Gadès, colonie tyrienne, un sanctuaire fameux où l'on montrait son tombeau : c'était Melqart, le maître de la ville (de Tyr) », dont le culte se répandit dès le IX^e siècle à travers la Méditerranée occidentale, et que les Grecs identifièrent très tôt avec leur Héraclès. Cette identification conduisit ensuite des érudits grecs, ou carthaginois hellénisés, probablement dès le III^e siècle av. J.-C., à développer tout un groupe nouveau de variantes du mythe d'Hercule expliquant sa présence dans l'extrême Occident, dont certaines furent fondées sur de purs jeux de mots étymologiques : on admet ainsi que l'introduction des Perses et des Mèdes dans le mythe fut due à la présence, dans les espaces de l'ouest nord-africain, de tribus maures portant le nom de *Perorsii* et de *Madices* (ou *Mazices**), que l'on voulut nécessairement issues des deux grands peuples de l'Iran, parce que quasi homonymes. De la même manière, Plutarque (*Vie de Sertorius*, IX) reproduit un récit expliquant l'origine d'une autre tribu du Maroc, les Sophakès*, eux-aussi bien attestés par ailleurs, par un autre exploit d'Héraclès : *les Tingites (gens de Tanger) racontent qu'après la mort d'Antée, sa femme Tinga eut commerce avec Hercule et que Sophax leur fils régna sur le pays*.

Les textes juifs

- 8 Ce modèle mythique d'explication de l'origine des populations africaines par une migration dirigée par Hercule (avec ou non une fusion postérieure avec des éléments simplement définis comme autochtones) fut enrichi dès l'époque hellénistique par des savants issus d'une tout autre culture, les Juifs. Flavius Josèphe (*Antiquités juives*, I, 6, 2 et I, 15, 1), à la fin du I^{er} siècle après J.-C., rapporte en effet deux traditions qui faisaient remonter à Abraham l'origine des habitants de l'Afrique du Nord. Or, l'une d'entre

elles, reprise de Cléodemos-Malchos, un auteur d'une *Histoire des Juifs* cité par Alexandre Polyhistor (mort vers 35 av. J.-C.), raconte que deux fils d'Abraham, nommés Japhras et Aphras furent les auxiliaires d'Hercule quand il combattit contre la Libye et Antée, et qu'ils donnèrent leur nom au pays d'Afrique. Hercule aurait même épousé une fille de cet Aphras (éponyme des *Afri**, les Africains), d'où serait issu Diodore, lui-même père de Sophôn, de qui le peuple barbare (africain) appelé *Sophakes* tire son nom. Des savants juifs de l'époque hellénistique s'étaient donc appuyés sur ce mythe d'origine des Africains légué par la tradition phénico-grecque, mais en l'insérant dans leur propre système d'explication de l'origine des peuples. Celui-ci comportait cependant bien d'autres formes, qui étaient exemptes de toute contamination extérieure trop visible.

- 9 Flavius Josèphe en livre un premier type, qui met en valeur un autre éponyme des Africains, présenté cette fois comme un petit-fils d'Abraham, Epher : *il fit une expédition contre la Libye et s'en empara, et ses petit-fils l'habitèrent et lui donnèrent le nom d'Africa, d'après son nom*. D'autres reprenaient ce mode d'explication, mais en l'insérant mieux dans la tradition biblique. Les plus anciens textes remontent ici au livre X de la *Genèse*, rapportant la descendance des trois fils de Noé et les terres qu'ils occupèrent. Le livre, datable de la fin du VII^e siècle av. J.-C. dans son dernier état hébraïque, ne mentionnait pas encore l'Afrique du Nord, mais les commentaires midrashiques qui l'accompagnèrent ensuite, et qui visaient à actualiser ses listes de peuples, s'y intéressèrent, en offrant de multiples variantes à partir d'une conviction sans cesse répétée : les Africains descendaient de Cham. Le *Livre des Jubilés*, un des écrits pseudépigraphes de l'Ancien Testament daté de la fin du II^e siècle av. J.-C., fait ainsi implicitement de Canaan, le quatrième des fils de Cham, l'ancêtre d'une bonne partie sinon de la totalité des habitants autochtones de l'Afrique du Nord : *Cham divisa (son territoire) entre ses fils : la première part, vers l'est, échet à Couth. A l'ouest de celle-ci, (ce fut) la part de Misrayim ; à l'ouest de celle-ci, celle de Pout ; à l'ouest de celle-ci, celle de Canaan ; à l'ouest de celle-ci, (ily avait) la mer (Livre des Jubilés, IX, 1, éd. A. Dupont-Sommer et M. Philonenko, La Bible : écrits intertestamentaires, Paris, 1987, p. 678)*. Deux siècles et demi plus tard (mais avec des sources probablement d'époque hellénistique), Flavius Josèphe, en un autre passage de son œuvre (*Antiquités juives*, I, 132-134), met en valeur les frères de Canaan. Put, troisième fils de Cham, dans le nom duquel on retrouvait jusque là semble-t-il les pays du sud de l'Égypte (Pount), serait ainsi à l'origine de tous les Africains : *Put fonda la Libye et nomma les habitants d'après lui Putiens*. Mais Misraïm, père des Égyptiens, aurait joué aussi un rôle identique ensuite, en donnant à la Libye (Afrique) son nom définitif : *ce pays a changé de nom : celui qu'il a aujourd'hui vient d'un des fils de Misraïm, Lahab (Libys)*. De son côté, Koush, le premier des fils de Cham, aurait donné naissance aux Gétules : *De même, Kush eut parmi ses enfants Havila qui donna son nom aux Haviléens, les Gétules d'aujourd'hui*.
- 10 Certes, le *Livre des Jubilés* et Josèphe n'associent pas explicitement une migration à ces généalogies (dont l'origine doit reposer parfois sur des étymologies aussi approximatives que celles des Grecs), mais l'idée est néanmoins implicite puisque tous deux savaient, comme l'enseignait la Bible, que le pays primitif de Noé et de ses fils était le Proche Orient. Un peu plus tard (au III^e siècle peut-être, mais la chronologie de ces textes est difficile à préciser), les commentaires midrashiques que l'on regroupe sous le nom de « targums palestiniens » présentent d'autres variantes du même genre, qui introduisent de nouveaux noms. Le *Targum « Neofiti I »* (éd. R. Le Déaut, SC 245, p. 136-137) situe ainsi dans la descendance de Cham, par l'intermédiaire de Kush, au

moins trois nations africaines, *les Libyens et les fils de Mauritanus*, dont *Mezag*, soit des ethnonymes qui évoquent les Libyens, les Mauritaniens (Maures) et les *Mazices*.

- 11 C'est cependant l'ascendance cananéenne qui obtint le plus de succès, au point de dépasser bientôt le simple rapport généalogique pour s'enrichir, dans divers écrits rabbiniques d'époque romaine, d'un contenu historique emprunté aux passages bibliques relatifs à la conquête juive de la Palestine. Dans le traité *Sanhédrin* du *Talmud de Babylone*, (*Seder Nezikin*, Traité *Sanhédrin*, traité, 91a, traduction I. Epstein, Londres, 1935, p. 608-609), est rapporté ainsi ce curieux épisode de la vie d'Alexandre le Grand : *Car quand les Africains vinrent plaider contre les Juifs devant Alexandre de Macédoine, ils dirent : « Canaan nous appartient, comme il est écrit : » la terre de Canaan avec ses rivages « ; et » Canaan était l'ancêtre de ces peuples (nous-mêmes) « .* L'histoire de cette plainte renvoyait implicitement au récit de l'expulsion des Cananéens par les Juifs au temps de Josué, en assimilant Cananéens et Africains. Une variante sur le même thème figure dans le Midrash Lévitique (r. 17, sur *Lévitique*, 14, 3, éd. Wünsche, p. 113) et dans un autre traité talmudique, le Traité *Schebiith* (*Traité Schebiith*, VI, 1, dans *Talmud de Jérusalem*, trad. M. Schwab, t. 2, Paris, 1979, p. 380-381), selon lequel, après la mort de Moïse, *Josué envoya en Palestine, avant l'entrée des Israélites, trois messages, dans lesquels il était dit : ceux qui voudraient émigrer le pourront ; ceux qui voudraient contracter la paix la concluront ; ceux qui préféreront la guerre seront combattus. Guergessi émigra, montrant ainsi sa confiance envers l'Eternel, et il se rendit en Afrique.* Ce Guergessi, présenté dans *Genèse X* comme un des fils de Canaan, et qui serait donc parti volontairement et non sous la contrainte, était ainsi devenu l'ancêtre d'une partie des peuples de l'Afrique du Nord pour les commentateurs rabbiniques, en fonction vraisemblablement de quelque rapprochement étymologique qui nous échappe.
- 12 Plus généralement, l'insistance mise dans ces constructions généalogiques ou mythiques sur le lien entre Cananéens et Africains pourrait trouver son origine, comme nombre de chercheurs l'ont avancé depuis un siècle, sur une confusion tôt entretenue, dès l'époque hellénistique, entre Puniens et Africains, dans la mesure où la terre originelle des premiers, la Phénicie, était parfois définie aussi comme une partie de la terre de Canaan. Faute d'informations originales, et dans l'incapacité de pouvoir accepter (à quelques exceptions près comme Flavius Josèphe) les matériaux légués par la tradition grecque, les commentateurs juifs, avides d'offrir un système explicatif complet et actualisé de la diversité des populations humaines, auraient ainsi d'abord fait des anciens Berbères des cousins des Phéniciens, puis leur aurait attribué comme foyer originel cette terre de Canaan dont les anciens habitants avaient connu un destin mystérieux après Josué.

La tradition paléo-chrétienne

- 13 Héritiers du judaïsme, les chrétiens ressentirent le même besoin d'expliquer la diversité des peuples, et peut-être plus encore de leurs langues, en s'intéressant d'abord aux habitants de l'Empire romain dans lesquels ils situaient prioritairement leur mission d'évangélisation. Cela les conduisit à deux types de constructions mythico-religieuses sur l'origine des peuples africains, nettement inspirées par les modèles juifs : d'une part des généalogies bâties sur le livre X de la *Genèse*, avec une insistance sur Canaan, mais avec des nomenclatures beaucoup plus élaborées ; et d'autre part des récits de migration inspirés de l'histoire des Cananéens.

- 14 De la première famille de textes, la forme la plus élaborée fut vers 235, après peut-être l'œuvre (perdue) de Jules Africain, la *Chronique* de saint Hippolyte, conservée par des versions grecque et arménienne, et qui comporte une partie intitulée *Diamérismos* (le partage des peuples). Elle donna naissance elle-même, du III^e au VII^e siècle, à de multiples copies, traductions ou adaptations : le *Liber Generationis I*, le *Liber Generationis II* (écrit avant 334), l'*Ancoratus* d'Epiphane de Salamine (écrit en 374), la *Chronique Alexandrine* (appelée aussi *Excerpta latina barbari*), le *Liber Genealogus* (appelé aussi *Origo humani generis*), et la *Chronique Pascale* (datée de 630 environ). L'originalité de tous ces textes est désormais, tout en prétendant expliquer l'origine de toutes les populations africaines, d'en donner des nomenclatures plus riches et plus précises que toutes celles livrées jusqu'alors par les généalogies ou récits mythiques phéniciens, gréco-latins ou juifs. La plus complète est le *Liber Generationis I*, rédigé dans la deuxième moitié du IV^e siècle [Parmi] les fils de Cham, [on compte] Chanaan, de qui sont nés les Africains et les Phéniciens... L'Habitat de ces enfants de Cham s'étend de Rinocuris (en Egypte) à Gadira (Gadès) vers le midi. Et de ceux-ci naquirent les peuples suivants : les Phéniciens, les Libyens, les Marmarides, les Maures, les Numides, les Macrones, les Nasamons. Ils possèdent les terres de l'Egypte jusqu'à l'Océan. Voici les noms de leurs provinces : la Libye qui s'étend jusqu'à Cyrène, la Marmaride, les Syrtes, qui ont ces peuples : les Nasamons, les Maces, les Tautaméens (?), la Libye qui s'étend de Leptis à la petite Syrte, la Numidie, la Massylie (?), la Maurétanie (*Liber Generationis I*, 94-88, 130-133, 138-149, éd. Mommsen, M.G.H., a.a., t. IX p. 99-101). Ces listes, qui conservaient l'idée d'un lien étroit entre Africains et Phéniciens, supposaient implicitement une migration depuis l'Orient (le pays de Chanaan), et un émiettement tribal de l'Egypte à l'Océan Atlantique. Elles s'efforçaient manifestement aussi de se fonder sur des détails géographiques précis, par exemple à propos des Nasamons, dont était mentionnée avec exactitude la position dans la Syrte. Fondé déjà sur une longue tradition juive, leur succès ne se démentit pas jusqu'à l'époque byzantine, puisqu'elles figurent encore dans l'œuvre du pseudo-Anastase le Sinaïte (VII^e siècle) et la *Chronique* de Georges le Syncelle (IX^e siècle) : *De Cham [sont issus] trente-deux fils et petits-fils, jusqu'au partage des langues, les Phéniciens, les Marmarides..., les Psylles,...les Syrtites, les Leptimagnésiens [gens de Leptis Magna], les Maures, les Numides, les Africains, les Byzacéniens, les Nasamons... qui s'étendent de l'Egypte jusqu'à l'Océan* (Ps.-Anastase, *Quaestiones*, éd. Migne, *Patrologie grecque*, t. 89, c. 557-560).
- 15 Beaucoup plus explicites dans l'affirmation d'une migration comme mythe d'origine des peuples africains furent cependant les récits de la seconde famille de textes, fondée sur la thèse talmudique qui faisait des Africains les descendants des Cananéens expulsés par Josué. L'idée est peut-être déjà implicite chez saint Augustin (*Epistulae ad Romanos inchoata expositio*, 13, éd. Johannes Divjak, CSEL, t. 84, Vienne, 1971, p. 162) lorsqu'il signale, dans un texte de 395, que les paysans punico-phones de la région d'Hippone se disaient *Chanani*, c'est-à-dire corrige-t-il, *Chananei*. Mais elle est surtout longuement exposée au VI^e siècle dans une célèbre digression de la *Guerre vandale* de Procope (II, 10, 12-13, 17-18, 25-27), où l'historien entreprend d'expliquer l'origine des Maures, un terme qui à son époque désignait l'ensemble des populations africaines considérées comme non romanisées, c'est-à-dire celles que les Arabes appelèrent simplement un siècle plus tard les Berbères : *Nous devons remonter dans le temps et parler de l'origine des populations maures venues s'établir en Libye, et de la manière dont elles se sont installées dans ces régions. Après que les Hébreux eurent quitté l'Egypte et furent arrivés aux frontières de la Palestine, le sage Moïse, qui les avait guidés, mourut. Il eut alors comme successeur, pour les diriger, Jèsous, fils de Navès, qui amena ce peuple en Palestine et qui, après*

avoir accompli des prouesses guerrières supérieures aux capacités naturelles des hommes, prit possession de ce pays. (...) La région était habitée par des tribus très populeuses : les Gergéséens, les Jébuséens et d'autres... Quand ces populations eurent vu le prodige d'invincibilité qu'était ce général étranger, elles abandonnèrent les séjours traditionnels de leurs ancêtres et gagnèrent l'Égypte voisine. Mais là elles ne trouvèrent pas de terres suffisamment vastes pour leur permettre de s'installer... Elles se dirigèrent donc vers la Libye, y fondèrent une foule de cités, occupèrent la totalité de ce pays jusqu'aux colonnes d'Héraklès. Plus tard, ajoute-t-il, Carthage combattit ces gens qui étaient venus de Palestine et portent présentement le nom de Maures.

- 16 Ce récit, comme le prouve l'insistance sur les *Gergéséens*, qui sont les descendants de *Guergessi*, était directement repris de la tradition juive rapportée par le Talmud, avec des enrichissements le mettant en accord avec révolution ethnonymique de l'Antiquité tardive. Il connut un grand succès et figure chez de nombreux auteurs byzantins, d'Évagrius (*Histoire ecclésiastique*, IV, 18) au VI^e siècle à Georges Cedrenos au XI^e siècle, avec parfois des précisions supplémentaires voulant éclairer l'origine de telle ou telle communauté africaine. Au IX^e siècle, Georges le Syncelle (*Chronographia*, éd. Dindorf, p. 87) interrompt ainsi sa transcription de la généalogie des enfants de Cham, jusque là fidèle au *Liber Generationis*, pour ajouter : *De Canaan sont issus les Cananéens. Ceux-ci furent la face des fils d'Israël et vinrent s'établir à Tripolis en Afrique, car ce pays était du lot de Cham.*
- 17 Même si certains érudits continuaient à inventer de nouvelles explications à l'origine de groupements moins vastes (Isidore de Séville au VII^e siècle affirme ainsi que les Gétules sont en fait des Gètes, c'est-à-dire des Goths, qui ont émigré avec leurs navires en Libye syrtique : *Etymologiae*, IX, 2, 118), l'origine proche-orientale des Berbères était ainsi devenue à l'époque byzantine une évidence, que l'on se contente d'affirmer l'ascendance généalogique cananéenne, ou que l'on développe un mythe de migration fondé sur l'histoire de l'expulsion des Cananéens. On ne peut donc s'étonner qu'elle fût très vite connue des savants arabes.

Les mythes médiévaux

- 18 En abordant l'œuvre de ces derniers, l'historien voit cependant sa documentation changer brusquement d'échelle, tant les textes sur l'origine des Berbères paraissent soudainement abonder, jusqu'à la vaste fresque donnée à la fin du XIV^e siècle par Ibn Khaldûn (trad. De Slane, t. 1, p. 173-185), qui en résume près de vingt-cinq versions différentes. L'impression est pourtant trompeuse, pour au moins quatre raisons qui ont été souvent mal perçues. Le sujet ne semble d'abord avoir vraiment été abordé qu'assez tard, à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle, pour ne culminer qu'au XIV^e siècle. L'abondance, comme souvent avec ce type de littérature, est ensuite moins évidente qu'il n'y paraît, une fois que l'on prend conscience des multiples redites d'un auteur à l'autre, en fonction d'une habitude d'emprunts et de copies successifs qui sont une des caractéristiques de l'érudition médiévale. Dans nombre de cas, les textes conservés sont plus de simples généalogies que de véritables mythes d'origine. Enfin et surtout, malgré leur diversité et leur originalité apparente, presque tous ces récits, que l'on peut diviser en cinq grands types, sont fondés sur des modèles juifs ou chrétiens, simplement adaptés et enrichis. Les seules versions réellement originales, apparues pour certaines peut-être dès la fin du VIII^e siècle, sont celles qui faisaient des Berbères des parents des

Arabes ou des Yéménites. Quelques unes ne nous sont connues que par un bref résumé d'Ibn Khaldûn (trad. De Slane, t. 1, p. 173-176) : les Berbères descendraient des Ghassanides de Syrie, ou de Lakhmides expulsés par un souverain perse, ou encore des Amalécites. Seules seront ici citées les principales, qui furent au centre d'interminables polémiques entre généalogistes et historiens, tant les arrière-pensées idéologiques et politiques qui les animaient étaient évidentes.

- 19 Les variations sur la descendance de Cham furent d'abord nombreuses. Les grands généalogistes berbères des X^e et XI^e siècle, Hâni ibn Bakur al-Dârisî, Sâbek ibn Sulaymân al-Maṭmâṭi, Hâni ibn Mesdur al-Kûmî, Ayûb (fils du célèbre Abû Yazîd, « l'homme à l'âne »), et Kehlân ibn Abî Luwâ, en faisaient, par l'intermédiaire de son fils Canaan et d'un arrière-petit-fils nommé Berr, l'ancêtre d'une des deux grandes branches de leur peuple, les Branès*, tandis qu'ils donnaient à l'autre branche, les Botr*, à travers un autre Berr, une ascendance sémitique, pour en faire des frères des Arabes. Certains, à en croire Al-Balâdhûrî (trad. Hitti et Murgotten, t. 1, p. 353), citant cAbd Allâh b. Şâlih (début IX^e siècle), faisaient même de ce Berr d'ascendance sémitique l'origine de tous les Berbères : *les Berbères prétendent être les descendants de Berr, fils de Qays [lui-même petit-fils de Moder, ancêtre d'une partie des Arabes].* Leurs contradicteurs arabes, Abû Bakr Es-Souli (mort en 947), Ibn Ḥazm (994-1063) et Ibn cAbd alBarr al-Qurṭubi (978-1071), peu soucieux de cautionner un cousinage inédit dont les implications idéologiques et politiques dans la Péninsule notamment étaient considérables, refusaient cette distinction et faisaient de tous les Berbères des enfants d'un seul Berr (ou Berber, ou Barbar), issu lui-même de Cham par Canaan ou par un autre de ses fils, Misraïm pour Es-Souli (cité par Ibn Khaldûn, trad. De Slane, t. 1, p. 176), ou plutôt Qibt, autre éponyme des Egyptiens. Comme l'écrivait nettement Ibn cAbd al-Barr (trad. Mahjoub, *Revue africaine*, t. 101, 1957, p. 47) : *Il existe au sujet des Berbères une grande diversité d'opinions, et le plus solide de ce que l'on affirme sur eux, c'est qu'ils descendent de Qibt (ou Qopt), fils de Cham. Certains Berbères se disent issus de Ḥimyar (et donc d'ascendance yéménite), mais la plupart des gens nient cela. Lorsque Qibt, fils de Cham, se fut installé en Egypte, Barbar, fils de Qibt, et ses enfants se dirigèrent vers le Maghreb : ils habitèrent le territoire qui s'étend depuis la frontière de l'Egypte, c'est-à-dire des alentours de Barka (Cyrénaïque), jusqu'à la Mer Verte (l'Atlantique) et la Mer de l'Espagne, et jusqu'à la limite du désert.* Ce schéma se situait dans la continuité directe du *Liber Generationis* chrétien, avec deux innovations principales : il énonçait plus explicitement les conséquences migratoires de l'ascendance chamitique, et il introduisait surtout un éponyme fort opportunément inventé pour expliquer le terme générique forgé à leur arrivée par les Arabes (probablement à partir du latin *Barbari*), Berr ou Berber. Il eut un grand succès, notamment en raison de la réputation de Ibn Ḥazm, et au XIV^e siècle, inspira encore Ibn Khaldûn : *C'est la tradition rapportée par Ibn Hazm qui doit être considérée comme véridique car cet auteur est plus digne de confiance...* (trad. De Slane t. 1, p. 169).
- 20 Ibn Khaldûn, comme d'autres avant lui, s'efforça cependant de la combiner avec plusieurs des quatre autres versions du mythe d'origine, dont on trouve déjà la liste complète dans un extrait d'une oeuvre (probablement le *Djamharat al-nasab*) d'Hishâm ibn Muhammad ibn al-Sâ'ib al-Kalbî, généralement appelé Ibn al-Kalbî, né à Kûfa, en Irak, vers 737 et mort en 819 ou 821 : *On n'est point d'accord sur le nom de celui qui éloigna les Berbères de Syrie. Les uns disent que ce fut David qui les en chassa après avoir reçu par une révélation divine l'ordre suivant : « Oh David ! Fais sortir les Berbères de la Syrie car ils sont la lèpre du pays ». D'autres veulent que ce soit Yûshac (Josué), fils de Noun, ou bien Ifrîkush, ou*

bien encore un des rois Tubba^c qui les en expulsa (cité par Ibn Khaldûn, trad. De Slane, *Histoire des Berbères*, t. 1, p. 176-177).

- 21 L'introduction des Tubba^c dans le mythe fut surtout le fait des généalogistes de deux groupements berbères, les *Şanhâdja** et les *Kutâma**, qui cherchèrent à travers eux à se donner une parenté avec les Arabes, jugée plus noble et valorisante. Les Tubbac étaient en effet des rois légendaires du Yemen qui auraient expulsé les Berbères d'Orient, ou qui, les ayant attaqués en Afrique selon une autre tradition, auraient laissé comme garnison sur place deux de leurs tribus, qui devinrent les *Şanhâdja* et les *Kutâma*. Leur mention fut souvent associée à celle d'*Ifrikush* : *On dit que partis du Yemen, ces rois envahirent l'Ifriqîyya et les Berbères du Maghreb. L'un d'eux, Ifrikush ibn Kays ibn Sayfi, contemporain de Moïse ou à peu près, aurait donné son nom à l'Ifriqîyya. Il aurait fait un grand massacre de Berbères...* (Ibn Khaldûn, *Al-Muqaddima*, trad. V. Monteil, Paris, 1997, p. 16).
- 22 *Ifrikush* est donc un éponyme de l'*Ifrikiyya*, un nom géographique forgé par les Arabes au temps de la conquête pour désigner l'Afrique romaine, une partie du pays peuplé par les Berbères. Flavius Josèphe citait déjà un éponyme semblable, Epher ou Aphras, issu d'Abraham. *Ifrikush* fut, de son côté, doté d'ascendants très divers. Il servit parfois, en se combinant au mythe yéménite sans mention des Tubbac, la thèse de la parenté arabo-berbère, notamment à nouveau chez les généalogistes des *Kutâma* et des *Şanhâdja* dès le VIII^e siècle, ainsi que l'atteste Ibn al-Kalbî : *ces tribus n'appartiennent pas à la race berbère mais sont des branches de la population yéménite qu'Ifrikush ibn Sayfi établit en Ifriqîyya avec les troupes qu'il laissa pour garder le pays* (cité par Ibn Khaldûn, trad. De Slane, t. 1, p. 170). Mais le plus souvent, il fut présenté, au moment où, issus de la descendance de Noé, ils vivaient encore au Proche-Orient, comme une sorte de roi des Berbères, qui les conduisit ensuite en Ifriqîyya : *C'est lui qui amena les Berbères du pays de Canaan puisqu'il a traversé ce pays au moment où ils furent battus et massacrés par Yûsha^c* (Ibn Khaldûn, *Kitâb al-ʿIbar*, t. III, Beyrouth, 1981, p. 95).
- 23 Comme le montre ce texte, son mythe était souvent lui-même combiné avec celui de l'expulsion des Berbères de Palestine par Josué, déjà évoqué par Ibn al-Kalbî. Or cette version du mythe d'origine centré sur le rôle de Josué était directement issue de la tradition judéo-chrétienne rapportée par Procope, cité précédemment. Dans ce récit, à part le nom essentiel logiquement actualisé (les Maures devenus les Berbères), la structure mythique est fondamentalement identique : les Berbères ont été chassés de Canaan par Josué, ils ont effectué une migration de l'Égypte jusqu'aux colonnes d'Hercule (c'est-à-dire, disent les Arabes, jusqu'à « l'Océan vert »), et naturellement sur leur route ils ont essaimé : pour Procope en fondant « une foule de cités », pour les Arabes « une foule de tribus ».
- 24 C'est cependant une variante de cette histoire qui a constitué la forme la plus répandue du mythe d'origine berbère au Moyen Âge : plutôt que Josué, ce serait en effet David (Dawud) qui aurait chassé les Berbères, dont le chef était le célèbre Goliath (*Djalût* en arabe), de Palestine. Après Ibn al-Kalbî qui l'évoque de manière incomplète, elle apparaît surtout chez le géographe Ibn Khurdâdhbah, au milieu du IX^e siècle : *Les Berbères, domiciliés d'abord en Palestine, obéissaient au roi Djalût. Lorsque ce roi fut tué par David, ils émigrèrent vers l'Occident, et arrivés dans le pays de Libye et de Marmarique, ils se disséminèrent... A la suite de cette invasion, les Berbères se répandirent ensuite jusqu'au Sous el-Adna, derrière Tanger* (*Kitâb al-Masâlik wa-l-mamâlik*, trad. Hadj-Sadok, Alger, 1949, p. 13). Elle fut reprise ensuite, avec des déformations ou des compléments mineurs, par Ibn ʿAbd al-ḥakam (871), Ibn al-Fakîh al-Hamadhânî (902-903), Tabarî (839-923), Al-Maʿcûdî

(première moitié du X^e siècle), Al-Bakrî (XI^e siècle), Al-Idrîsî (XII^e siècle), Al-Watwât (fin XII^e siècle), Al-Tidjânî (XIV^e siècle), et elle figure évidemment en bonne place dans l'œuvre d'Ibn Khaldûn, dans une synthèse très personnelle (trad. De Slane, t. 1, p. 184) : *Maintenant le fait réel qui nous dispense de toute hypothèse est ceci : les Berbères sont les enfants de Canaan fils de Cham, fils de Noé... Leurs frères étaient les Gergéséens ; et les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi chez eux portait le titre de Djâlût¹. L'originalité de cette version du mythe est d'être, jusqu'à présent, apparemment inconnue des sources chrétiennes ou juives. Mais elle en est pourtant manifestement parente. Il est probable qu'il ne s'agisse en réalité que d'une simple adaptation de l'histoire de Josué : les victoires de David offraient en effet, tant dans la tradition judéo-chrétienne que coranique, un second exemple d'expulsion de populations palestiniennes, facilement substituables à l'histoire de Josué, ce que suggère d'ailleurs clairement Ibn Khaldûn en insistant sur l'origine cananéenne des Berbères.*

- 25 Une contamination de cette tradition sur Goliath par les sources antiques païennes apparaît même dans certaines de ses variantes, comme celle livrée par Ibn Qutayba (828-889) : *Djâlût était fils de Djâlûd, fils de Bardnâl, fils de Qahtân, fils de Fâris (Fars), personnage connu ; [On dit aussi que] Djâlût est le fils de Herbal, fils de Bâlud, fils de Dyâl, fils de Bernès, fils de Sefek, celui-ci étant le père de tous les Berbères* (cité par Ibn Khaldûn, trad. De Slane, t. 1 p. 175). Fars, personnage si « connu », est en réalité l'ancêtre éponyme des Perses chez les savants musulmans. Or la parenté que ce texte établit implicitement entre Berbères et Perses fait songer aussitôt au récit de Salluste cité précédemment, qui voyait dans les Perses de l'armée d'Hercule en Occident une des souches des Numides. Quant au mystérieux Sefek, promu ici au rang de « père de tous les Berbères », on ne peut l'expliquer autrement qu'en l'identifiant au Sophax de Flavius Josèphe et de Plutarque, né d'Hercule et de la fille de l'éponyme des Africains, Aphras. On soupçonne d'ailleurs aussi un rapport entre Flavius Josèphe et les savants arabo-berbères lorsqu'on lit, dans un bref passage d'Ibn Khaldûn (trad. De Slane, t. 1, p. 173), que : *certaines regardent les Berbères comme les descendants de Yacsan, fils d'Abraham.*
- 26 La parenté entre le mythe d'origine berbère livré par les sources arabes d'époque médiévale et les textes grecs et romains, païens, juifs et chrétiens, est ainsi, à travers de multiples variantes, constante. On retrouve souvent dans les uns et les autres la même référence biblique, rattachant à Cham ou à la Palestine les Maures dans un cas, les « Berbères » dans l'autre. Implicitement sous-entendue ou explicitement exprimée, l'idée d'une migration depuis le Proche-Orient est également présente dans les récits judéo-chrétiens et dans les légendes arabo-berbères, avec les mêmes limites géographiques, et la même tendance parfois, à propos d'un nom, à spécifier l'emplacement exact d'une tribu. La seule différence réellement notable se trouve dans les noms des tribus et leur localisation : il n'y a plus de Nasamons, mais des Lawâta, et Syrte a disparu au profit de Tarâbulus (Tripoli). Ce changement s'explique, cependant, de manière simple, par la nature même de ces textes. La version arabe exprime en effet seulement un banal phénomène d'actualisation du mythe, actualisation nécessaire pour qu'il soit fonctionnel et qu'il remplisse sa mission pédagogique : le mythe médiéval devait expliquer, comme sa version judéo-chrétienne, comment les Berbères se rattachaient à Noé ou aux Cananéens, et pourquoi leurs tribus se trouvaient à tel ou tel endroit. Pour cela, il devait nécessairement s'appuyer sur l'ethnographie et la géographie tribales de son temps.

- 27 Cette parenté fondamentale entre les deux familles de textes s'explique d'abord par les conditions dans lesquelles s'élaborèrent les versions musulmanes du mythe d'origine, sur lequel se greffèrent les généalogies tribales. Elles furent en effet d'abord l'œuvre d'Orientaux, familiers de l'emprunt de matériaux de la tradition juive et chrétienne. Ils les réunirent et les ordonnèrent lorsqu'ils commencèrent à bien connaître les Berbères, et surtout lorsque des événements historiques majeurs attirèrent l'attention sur ces derniers : c'est-à-dire en fait lorsque le Maghreb commença à échapper durablement au contrôle des califes. C'est en effet alors, au tout début du IX^e siècle, que surgirent les premiers textes, d'abord pour affirmer ou contester une parenté entre Berbères et Arabes. Très vite, ces modèles élaborés par les Orientaux furent récupérés par les Berbères eux-mêmes, qui ne cessèrent alors de les enrichir, en fonction de luttes de pouvoir, au Maghreb et en Espagne, mais aussi parfois à partir de traditions locales dont, en dehors des constructions généalogiques, nous ignorons le plus souvent la véritable spécificité, tant fut profonde et efficace leur insertion dans les modèles anciens.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., « Les généalogistes berbères », *Les Archives Berbères*, 1, 1915, p. 3-11.
- BICKERMAN E. J., « *Origines gentium* », *Classical Philology*, 47/2, 1952, p. 65-81.
- CAMPS G., *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Toulouse, 1980 (notamment Chap. I, « Les origines »).
- CAMPS G., « L'origine des Berbères », *Islam, Société et Communauté, Anthropologie du Maghreb*, Editions du CNRS (Les Cahiers du CRESM : 12), 1981, p. 9-33.
- GERNET L., « De l'origine des Maures selon Procope », *Mélanges offerts à Emile-Félix Gautier*, Tours, 1939, p. 234-244.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. 1, Paris, 1913.
- INGLEBERT H., *Interpretatio Christiana. La mutation des savoirs (cosmographie, géographie, ethnographie, histoire) dans l'Antiquité chrétienne 30-630 après J.-C.*, Paris, 2001.
- MODERAN Y., « Mythe et histoire aux derniers temps de l'Afrique antique : à propos d'un texte d'Ibn Khaldûn », *Revue historique*, CCCIII/2, 2001, p. 315-341.
- MODERAN Y., *Les Maures et l'Afrique romaine (IV^e-VII^e siècle)*, Rome, 2003.
- SHATZMILLER M., « Le mythe d'origine berbère. Aspects historiographiques et sociaux », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 35, 1, 1983, p. 145-156.
- SIRAJ A., *L'image de la Tingitane*, Rome, 1995.

NOTES

1. Cf. Note complémentaire de S. Chaker.

INDEX

Mots-clés : Antiquité, Moyen Âge, Tribu